
3 1761 08265316 3



Répertoire

DRAMATIQUE

DE LA

SCÈNE FRANÇAISE.

113e Livraison.



Bruxelles,

Chez L. Dumont, Éditeur Rue des Sablons, sect. 1, n. 1042.

1829.

MME DE S^TE-AGNÈS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. SCRIBE et VARNER;

ésentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de ıdame, par les comédiens ordinaires de son Altesse Royale, 20 *février* 1829.

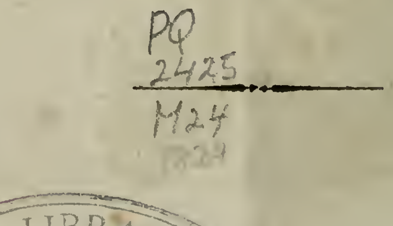


Bruxelles,
Chez L. DUMONT, Éditeur, Rue des Sablons,
Son 1ère No 1042.

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mr DE SAINTE-AGNÈS, receveur général	Mr NUMA.
Mme DE SAINTE-AGNÈS, sa femme . .	Mme GRÉVEDON.
IRÈNE, leur nièce et leur pupille . .	Mme DORMEUIL.
Mr D'HÉRISSEL, chef d'escadron, subrogé-tuteur d'Irène	Mr DORMEUIL.
ANATOLE, cousin de Mr d'Hérissel. .	Mr ALLAN.
UN DOMESTIQUE de Mr de Sainte-Agnès .	Mr BORDIER.

La scène se passe auprès des Pyrénées, dans une ville ou il y a des eaux minérales.





Mme DE SAINTE-AGNÈS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon de la maison de M. de Sainte-Agnès ; porte au fond. Deux portes latérales. La porte, à droite de l'acteur, est celle de l'appartement de Madame de Saint-Agnès. A gauche, celle d'un cabinet. Auprès de cette porte, une table, sur laquelle il y a un livre et une écritoire. Auprès de l'appartement de Madame de Sainte-Agnès, une table de toilette.

Scène Première.

M. D'HÉRISSEL, UN DOMESTIQUE.

D'HÉRISSEL, *entrant par le fond.*

Monsieur de Saint-Agnès, le receveur général?

LE DOMESTIQUE, *qui était auprès de la toilette, occupé à ranger.*

Il est sorti, monsieur.

D'HÉRISSEL.

Et sa femme ?

LE DOMESTIQUE.

Madame n'est pas visible.

D'HÉRISSEL.

Dites-lui que c'est un ancien ami de son mari, qui, n'ayant que quelques heures à rester en cette ville, désire leur parler d'affaires de famille.

LE DOMESTIQUE.

J'y vais.

D'HÉRISSEL.

D'Hérissel, chef d'escadron.

LE DOMESTIQUE, *qui était près de sortir, s'arrête.*

C'est différent... Madame ne reçoit jamais de militaires, encore moins des chefs d'escadron.

D'HÉRISSEL.

Et qui reçoit-elle donc?.... Ne faut-il pas donner ma démission pour me faire présenter chez elle ?... (*Voyant Irène qui sort du cabinet à gauche de l'acteur.*) Laisse-nous... voici heureusement quelqu'un de connaissance... ma chère Irène.

Scène 2.

D'HÉRISSEL, IRÈNE.

IRÈNE, *courant à d'Hérissel.*

Monsieur d'Hérissel dans ce pays!

LE DOMESTIQUE, *sortant.*

Mademoiselle le connaît... c'est différent... je vais toujours en prévenir Madame.

IRÈNE.

Est-ce pour moi que vous venez?

D'HÉRISSEL.

Oui, ma chère enfant.... c'est-à-dire, nous revenons d'Espagne, et, comme mon régiment passe quelques heures dans cette ville, j'ai voulu voir mes amis... Anatole, mon jeune cousin, qui y demeure depuis quelques temps ; et toi, surtout, qui es presque ma pupille... car je suis ton subrogé-tuteur.

IRÈNE.

Vous l'oubliez souvent.

D'ÉRISSEL.

C'est vrai... mais je ne connais rien aux affaires, et celui qu'on t'a donné pour tuteur est un honnête homme qui les entend mieux que moi... Monsieur de Sainte-Agnès, ton oncle, un ami d'enfance, un receveur général qui a l'habitude d'avoir les fonds des autres mêlés avec les siens, et qui ne se trompe jamais; ce qui est rare... ainsi, je ne m'informerai pas de ta fortune, mais de ton bonheur... Es-tu contente?... t'amuses-tu ici?...

IRÈNE.

Pas beaucoup.

D'HÉRISSEL.

Oh! cela veut dire que tu t'ennuies.

IRÈNE.

A la mort.

D'HÉRISSEL.

C'est étonnant... ce devrait être une maison agréable. Sainte-Agnès est mon ancien camarade... et je me rappelle son humeur et son caractère... il amait la joie, les plaisirs.

IRÈNE.

Oui, mais mon oncle n'est pas le maître.... il s'est marié.... et sa femme le gronde quand on s'amuse.

D'HÉRISSEL.

C'est donc une vieille femme ?

IRÈNE.

Non... elle est jeune encore; mais elle ne reçoit que des gens graves et sérieux... et elle tient à ce que je sois toujours là, à côté d'elle... Le dessin, la danse, la musique, sont des exercices qui me sont interdits; mais en revanche, nous avons des cours de morale, des conférences de morale et des assemblées de vieilles femmes où l'on dit du mal de tout le monde.

D'HÉRISSEL.

Quelle austérité!... C'est donc une...

IRÈNE.

Eh! mon Dieu, oui.

Air : *Restez, restez troupe jolie.*

Au portrait que tu viens de faire,
Soudain je l'avais deviné ;

Elle suit la marche ordinaire,
Et je n'en suis pas étonné ;
Car ces dames qui, sur la danse,
S'en vont lançant des interdits,
Classent du moins la médisance
Au nombre des plaisirs permis.

D'HÉRISSEL.

Et d'après ce que je vois, tu n'es pas à la hauteur de ses principes.

IRÈNE.

Je n'en sais rien... je tâche de ne pas faire de mal. Je remplis mes devoirs avec exactitude; mais je vais au bal avec mon oncle quand l'occasion s'en présente, et au spectacle quand nous avons une troupe dans l'arrondissement.

D'HÉRISSEL.

Cela me paraît convenable... En ce cas il faut, ma chère Irène, sortir de tutelle : il faut te marier.

IRÈNE.

Oh! mon Dieu, mon ami, je ne demanderais pas mieux.

D'HÉRISSEL.

Eh bien! cela me regarde. Je vais en parler à mon ami Sainte-Agnès... à sa femme.

IRÈNE.

Non vraiment.

D'HÉRISSEL.

Et pourquoi?

IRÈNE.

C'est que déjà ils m'ont proposé plusieurs partis que j'ai tous refusés... pour des raisons... que je ne puis vous dire... si bien que maintenant ma tante est persuadée que je veux rester fille, et entrer au couvent.

D'HÉRISSEL.

Au couvent.!

IRÈNE.

Ce qui me fait beaucoup d'honneur à ses yeux... J'ai déjà reçu les complimens de félicitation de toute la société... et maintenant, je ne sais comment faire pour leur déclarer...

D'HÉRISSEL.

Je m'en charge... mais auparavant il faut avoir en moi une confiance entière, et m'expliquer pourquoi tu as déjà refusé les partis qu'on te proposait... Pour quelles raisons ?.. je te le demande.

IRÈNE.

J'aime mieux que vous ne me le demandiez pas.

D'HÉRISSEL.

Est-ce que ces prétendus avaient des défauts?

IRÈNE.

Des défauts!.... non, ils n'en avaient qu'un.... ils avaient tous le même... c'est que je ne les amais pas.

D'HÉRISSEL.

Ce qui veut dire que peut-être tu en amais un autre?

IRÈNE.

J'en ai bien peur.

D'HÉRISSEL.

Et pourquoi donc?.. ne suis-je point là, moi, ton subrogé-tuteur, ton second père!.... j'ai voix délibérative au conseil de famille.

IRÈNE.

Oh! non... j'en mourrai de honte.

D'HÉRISSEL.

Comment!.... est-ce que ce choix serait indigne de toi?

IRÈNE.

Oh! mon Dieu, non... de la naissance, de la fortune... un caractère charmant.

D'HÉRISSEL.

Il me semble alors qu'il n'y a pas d'obstacle.... car à ce que je puis voir... celui-là n'est pas comme les autres prétendus il n'a pas le défaut dont nous parlions tout-à l'heure?

IRÈNE.

Hélas, non! mais ce défaut-là c'est moi qui l'ai à ses yeux.

D'HÉRISSEL.

Que dis-tu?... il ne t'aimerait pas!... ce n'est pas possible.

IRÈNE.

Il ne pense seulement pas à moi... et cependant nous nous voyons toute la journée.. car, à la suite d'une longue maladie, venant ici pour prendre les eaux, il s'est fait présenter chez M. de Sainte-Agnès qu'il avait connu autrefois à Paris.

D'HÉRISSEL.

Comment! est-ce que ce serait?...

IRÈNE.

Je vous en prie, ne m'en demandez pas d'avantage, et ne cherchez pas à le connaître.... je l'oublierai, je vous le jure.

Air : *Pour le trouver, j'arrive en Allemagne* (d'YELVA.).

Mais d'ici là, plus d'hyménée!
Surtout, pour moi, plus de couvent;
Jugez, si j'y suis condamnée,
Combien le périt est plus grand.
Dans le monde, où je suis distraite,
Parfois, son souvenir m'a fui...
Mais seule, hélas!... seule, et dans la retraite,
J'y serais toujours avec lui...
S'il fallait vivre, hélas! dans la retraite,
J'y serais toujours avec lui.

D'HÉRISSEL.

Pauvre enfant!... mais j'entends ce cher Sainte-Agnès.

IRÈNE.

Mon tuteur!... je vous laisse... mais songez bien que c'est à vous seul que j'ai confié mon secret.

D'HÉRISSEL.

Sois tranquille.... j'ai toujours gardé ceux des autres....

(*Irène rentre dans le cabinet à gauche.*) Pour les miens, c'est différent.... ils sont à moi, j'en fais ce que je veux.

Scène 5.

M. DE SAINTE-AGNÈS, D'HÉRISSEL.

D'HÉRISSEL.

Eh! arrivez donc, monsieur le receveur-général.

SAINT-AGNÈS.

Ce cher d'Hérissel... (*Ils s'embrassent.*) C'est par un officier de ton régiment que j'ai appris ton arrivée.

D'HÉRISSEL.

Embrassons-nous encore.

SAINTE-AGNÈS.

Quel plaisir de revoir un ancien ami!

D'HÉRISSEL.

Un compagnon de folies.... qui a partagé toutes mes fredaines.

SAINTE-AGNÈS.

Tais-toi donc.

D'HÉRISSEL.

Pourquoi cela?.. est-ce que tu es devenu sage? est-ce que tu n'aimes plus le plaisir?

SAINTE-AGNÈS.

Au contraire, mon ami; plus que jamais... d'autant mieux que maintenant il est si rare!

D'HÉRISSEL, *à part.*

Ce qu'on m'a dit est donc vrai?... (*Haut.*) Et ta femme....

SAINTE-AGNÈS.

Parle plus bas... Oui, mon ami.... j'ai une femme admirable que j'estime; que j'ai épousée par inclination... car elle est fort bien... et puis une vertu terrible.

D'HÉRISSEL.

Je te fais compliment.

SAINTE-AGNÈS.

Tu es bien bon.

D'HÉRISSEL.

Moi aussi, je me suis marié.... j'ai épousé la femme.... la femme la plus aimable.

SAINTE-AGNÈS.

Ah! que tu es heureux!

D'HÉRISSEL.

Dix-huit à vingt ans... légère, étourdie, courant tous les plaisirs... les concerts, les bals, les spectacles.. auxquels j'étais toujours obligé de la suivre.

SAINTE-AGNÈS.

Et tu te plains!.... Dieu! que je voudrais être à ta place.

D'HÉRISSEL.

Y penses-tu?

SAINTE-AGNÈS.

Oui, mon ami... être heureux est, selon moi, l'essentiel

en ménage... et jusqu'à présent j'ai trouvé dans le mien de la morale et des principes plus qu'il ne m'en fallait pour mon usage particulier... Mais pour du bonheur, je n'en ai point encore entendu parler.

D'HÉRISSEL.

Comment cela?

SAINTE-AGNÈS, *regardant autour de lui.*

Ma femme qui, comme je te le dis, est une femme admirable, est d'une sévérité, d'un rigorisme... qui ne laisse rien passer... Elle m'aime bien, mais elle n'aime pas mes défauts et comme mes défauts font une partie essentielle de moi-même j'y tiens.

D'HÉRISSEL.

On tient à ce qu'on a.

SAINTE-AGNÈS.

AIR *de l'Homme Vert.*

De tout elle se formalise;
Elle se fâche au moindre mot,
Et tous les jours me moralise,
Dimanche et fêtes, c'est mon lot.

D'HÉRISSEL.

Ta femme, en son zèle trop franche,
De ses droits me semble abuser,
Car il est dit que le dimanche,
On doit au moins se reposer.

SAINTE-AGNÈS.

Et pour comble de malheur, elle est la perfaction même... ce qui est désespérant, parce que la partie n'est pas égale... elle m'accable de sa supériorité... et je donnerais tout au monde pour qu'elle eût besoin d'indulgence ; ça me donnerait le droit d'en réclamer à son tour.... Mais le moyen de s'attaquer à une vertu aussi formidable.... personne n'oserait.

D'HÉRISSEL.

Laisse donc!

SAINTE-AGNÈS.

Je voudrais bien t'y voir, toi qui parles.

D'HÉRISSEL.

Moi!

SAINTE-AGNÈS.

Essaie seulement... tu me feras plaisir.

D'HÉRISSEL.

Quelle folie!... y penses-tu?

SAINTE-AGNÈS.

Voilà déjà que tu as peur.

D'HÉRISSEL.

Non, mais quand on ne reste que trois heures.

SAINTE-AGNÈS.

Pas davantage?

D'HÉRISSEL.

Eh! mon Dieu, oui... ce soir notre régiment se remet en marche.

SAINTE-AGNÈS.

Trois heures... c'est bien peu, mais c'est au moins le tems de déjeûner... et je t'invite.

D'HÉRISSEL.

Je ne demande pas mieux.

SAINTE-AGNÈS

Pas ici... à cause de ma femme... ça nous gênerait... parce que le rigorisme et le vin de Champagne... cela va mal ensemble.... Mais je cours réunir quelques amis qui seront charmés de te voir... Nous avons ici un de tes cousins, Anatole d'Hérissel... qui était malade, qui est venu prendre les eaux... et que nous voyons souvent.

D'HÉRISSEL.

Comment!... ce serait lui?....

SAINTE-AGNÈS.

Quoi donc?...

D'HÉRISSEL.

Non, rien.

SAINTE-AGNÈS.

Et nous ferons tous ensemble un petit déjeûner de garçons... tu sais, comme autrefois... c'était le bon tems.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Doux souvenir, qu'un regret accompagne!
Le verre en main je trouvais le bonheur;
Je n'entendais gronder que le champagne,
Et ce bruit-là ne me faisait pas peur.
Quittant la table après mainte prouesse,
En chancelant, nous étions encore fiers...
Car nous n'avions, pour blâmer nos faiblesses,
Que des amis qui marchaient de travers.

Allons, viens vite. (*il fait un pas pour sortir.*)

D'HÉRISSEL, *le retenant.*

Un instant.... j'ai à te parler d'affaires.... d'Irène notre pupille.

SAINTE-AGNÈS.

Un charmant enfant, que j'aime beaucoup.... mais elle ne veut pas se marier.... elle veut aller au couvent.... et, dès qu'il s'agit de cette partie-là, c'est sa tante que cela regarde... chacun nos attributions...

D'HÉRISSEL.

Au contraire... c'est qu'elle ne s'en soucie pas.

SAINTE-AGNÈS.

Vraiment!

D'HÉRISSEL.

Il faut alors que tu le déclares à ta femme...

SAINTE-AGNÈS.

Moi!... ah! bien oui... si j'osais seulement lui en parler... elle serait contre moi d'une belle colère.

D'HÉRISSEL.

Elle!... avec ses principes!

SAINTE-AGNÈS.

Cela n'empêche pas.... au contraire, quand c'est à bonne intention, c'est permis... trop heureux encore si j'en étais quitte à si bon marché.... Mais quand elle se fâche contre moi... tu ne sais pas de quoi elle est capable...

D'HÉRISSEL.

Et de quoi donc?

SAINTE-AGNÈS.

Elle me ferait aller à ses conférences de morale.. elle m'y ferait aller, mon ami... tu ne la connais pas...

D'HÉRISSEL.

Et tu obéirais?

SAINTE-AGNÈS.

Il le faut bien... parce que je l'aime, au fond.

AIR *du Ménage de Garçon.*

Mais toi, qui n'as aucune entrave,
Aborde ce chapitre-là.

D'HÉRISSEL.

Je le veux bien; moi, je suis brave...
Après déjeûner l'on verra.

SAINTE-AGNÈS.

Non, crois-moi, commence par là.
Dans ma carrière conjugale,
J'ai l'usage, et j'y veux tenir,
De commencer par le morale,
Et de finir par le plaisir.

ENSEMBLE.

Oui, commençons par la morale,
Et puis après, tout au plaisir.

SAINTE-AGNÈS.

La voici... Je vais commander le déjeûner... tu viendras me rejoindre. (*Il sort par le fond.*)

Scène 4.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, D'HÉRISSEL.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *sortant de son appartement. A la cantonnade.*

Vous direz que je n'y suis pas... Je ne recevrai personne que M. le Recteur et ma marchande de modes. (*Elle aperçoit d'Hérissel.*) Ah! mon Dieu! un militaire!

D'HÉRISSEL.

D'Hérissel... un ami de votre mari.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Je le connais beaucoup, de réputation.

D'HÉRISSEL.

Tant pis, car ma réputation n'est pas mon beau côté... franchement, je vaux mieux qu'elle... et votre mari a dû vous dire...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Oui, monsieur, il m'a souvent parlé de vos anciennes liaisons... et cela prouve combien, dans sa jeunesse, on doit mettre de sollicitude et de discernement dans le choix des premiers principes que l'on adopte... car l'on récolte plus tard selon qu'on a semé.

D'HÉRISSEL.

Il me semble que, pour votre mari, la récolte n'a pas été si mauvaise... une recette générale, quarante mille livres de rente... la réputation d'un homme de talent et d'un honnête homme...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Ce n'est point de cela, monsieur, que j'ai voulu parler...

D'HÉRISSEL.

J'en parle, moi... parce que, certainement, c'est quelque chose dans la vie qu'une bonne maison, une bonne table, une jolie femme dont les grâces et la tournure...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur, je n'ai pas l'habitude d'entendre de tels discours; et si vous continuez sur ce ton... je me retire.

D'HÉRISSEL.

Eh ! non, madame, vous pouvez rester.... votre pensée va plus loin et plus vite que la mienne.... car, le diable m'emporte...

MAD. DE SAINTE AGNÈS.

Encore, monsieur...

D'HÉRISSEL, *se reprenant*

Eh bien, non; qu'il n'emporte personne, et restons tous les deux... car j'ai à vous parler d'une affaire importante, que j'aborderai sans préambule.... Vous croyez que votre nièce veut aller au couvent...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Si je le crois!... Oui, monsieur... et je l'aime trop pour ne pas me réjouir avec elle d'une résolution qui assure à jamais son bonheur, et qui l'honore à tous les yeux.

D'HÉRISSEL.

Je ne disputerai point là-dessus, parce que je n'y entends rien; quoique, dans mes idées, une épouse et une bonne mère de famille aient bien aussi leur côté honorable.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Il n'y a rien qui le soit plus, monsieur, que de fuir le monde et ses dangers.

D'HÉRISSEL.

Oh! si vous parlez de dangers, c'est différent.... je m'y connais; et nous pensons, nous autres militaires, qu'il y a plus de mérite à les braver qu'à les fuir; à rester sur le champ de bataille, qu'à s'en retirer... et ces idées-là... à ce qu'il paraît, sont aussi celles de ma jeune pupille... Je dois donc vous prévenir, madame, que vous vous trompez sur ses intentions.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Non, monsieur... non, on ne se trompe pas sur une résolution aussi efficace. Tous nos amis y comptent; et quand une volonté est aussi prononcée que celle-là, on n'est plus maître de la changer.

D'HÉRISSEL.

C'est cependant ce qui arrivera.... car ce matin.... votre nièce me l'a dit positivement.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Comment! elle oserait...

D'HÉRISSEL.

Au contraire... c'est qu'elle n'ose pas; et c'est pour cela que je me suis chargé de vous l'annoncer.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

C'est-à-dire que vous l'avez vue... que vous avez causé avec elle... et cela m'explique son changement d'idée. Il suffit du contact du monde... et de ses maximes perverses pour détourner de la bonne voie les ames les plus pures... et je ne m'étonne plus alors de cette absence de tout principe, de cette immoralité générale, dont nous gémissons tous les jours.

D'HÉRISSEL.

C'est bien de la bonté à vous; et de la commisération en pure perte... car notre siècle que l'on vous peint si dépravé, est-il pire que ceux qui l'ont précédé? Y voit-on, comme autrefois, le lien conjugal publiquement outragé?... le scandale en honneur, et en habit brodé?.... Y voit-on, en un mot, les mœurs de la Régence?... Non; le vice a cessé d'être de bon ton... on pratique l'amitié, les vertus domestiques... on ne rougit plus d'aimer sa femme; et même de se montrer avec elle.

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Nous n'avons plus le luxe des maîtresses,
Nous n'avons plus le règne des boudoirs;
On n'affiche plus ses faiblesses,
Et l'on respecte ses devoirs...
Ou, si parfois le vice les outrage,
Il se cache... il craint d'être vu;
Et malgré lui, c'est un dernier hommage
Qu'il rend encore à la vertu.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Par malheur, dans cet éloge du siècle, vous n'avez oublié que le point principal... le point le plus essentiel de tous.... la... d...

D'HÉRISSEL.

Eh! madame, jamais on n'en eût de plus véritable, de plus éclairée... non celle qui fait les hypocrites, mais celle qui fait les honnêtes gens... non celle qui veut la rigueur et l'intolérance, mais celle qui prêche l'union, la concorde, et l'amour du prochain... Celle-là, madame, chacun la chérit et l'honore... chacun l'aime, car elle sait se rendre aimable... elle est facile, indulgente.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Et c'est justement cette indulgence que je trouve coupable.... c'est elle qui perdrait tout.... On ne transige point avec le vice, et nous devons être sans pitié... même pour nous.

D'HÉRISSEL.

Oui, madame.... mais pour les autres !.... si vous êtes infaillible, ils ne le sont pas... que votre vertu descende un peu à leur portée... qu'elle fasse concession à la fragilité humaine; car nous sommes faibles, sujets à l'erreur... et si l'indulgence est belle, c'est chez ceux qui, comme vous, madame, n'en ont pas besoin... J'ose donc croire que vous n'en voudrez pas à votre nièce de la confiance qu'elle a eue en moi; et que vous lui pardonnerez.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *avec indignation.*

Monsieur.... (*Avec froideur et dignité.*) Je verrai.... j'examinerai avec des gens bien intentionnés, ce que je dois décider de ma nièce... Mais je croirais me manquer à moi-même, si je m'exposais plus long-tems à entendre de tels propos. (*Elle fait la révérence, et veut sortir.*)

D'HÉRISSEL.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Non pas, madame, je vous laisse,
A déjeûner plus d'un ami m'attend;
De leur gaîté, pour tempérer l'ivresse,
Je vais à ce repas bruyant,
Faire parler la raison qui m'enflamme.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Vous! la raison...

D'HÉRISSEL.

Ah! j'en puis dépenser;
Je suis en fonds.. car, près de vous, madame,
En écoutant, je viens d'en amasser.
Oui, près de vous, en écoutant, madame,
Pour quelque tems je viens d'en amasser. *Il sort par le fond.*

Scène 5.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *seule.*

Quelle immoralité!... quel oubli de tous les principes!... Il est vrai que les militaires... mais aussi, comme nous le disions l'autre jour avec M. le Recteur... pourquoi y a-t-il des militaires?

Scène 6.

ANATOLE, MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

ANATOLE.

Non, non, je ne peux pas aller avec toi..... mais je te reverrai plus tard.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

C'est vous, M. Anatole... avec qui parliez-vous là?

ANATOLE.

Avec un de mes cousins que je viens d'embrasser, M. d'Hérissel.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Comment ! il serait possible?.... un pareil homme serait votre parent?

ANATOLE.

Oui, madame.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Vous qui êtes si sage, si réservé!... qui avez de si bonnes mœurs!.... au surplus, ce n'est pas votre faute.... ce qui est du moins en votre pouvoir, c'est de ne pas le fréquenter, et j'espère bien...

ANATOLE.

Ah ! soyez tranquille... et la preuve, c'est qu'il voulait m'emmener à un déjeûner de garçons que lui donne votre mari.. j'ai bien mieux aimé venir causer avec vous... je dois déjà tant à vos conseils !

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

En vous les donnant, je crois faire une bonne œuvre.

ANATOLE.

Oh! oui, madame.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

La jeunesse d'à présent est si dépravée, et l'âge mûr est si pervers...

ANATOLE.

Les pauvres gens!.... il n'y a donc plus d'espoir pour eux?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Heureusement... et pour ceux qui marchent dans la bonne voie, c'est une idée bien consolante.

ANATOLE.

Oh! sans doute... mais c'est justement cela qui m'effraie.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Quand on n'a rien à se reprocher...

ANATOLE.

Mais c'est qu'au contraire... tous les jours, et à tous les momens, je me fais des reproches.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Vous, M. Anatole... et sur quoi?

AIR *de Céline.*

Achevez, ouvrez-moi votre ame.

ANATOLE.

J'ai peur.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Vous semblez interdit.

ANATOLE.

De vous scandaliser, madame :
Car peut-être dans ce récit,
Il est certaines circonstances...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Continuez, malgré cela :
Je saurai de vos confidences
N'entendre que ce qu'il faudra.

ANATOLE.

Eh bien! vous répétez sans cesse qu'il faut fuir l'amour.... et j'ai déjà aimé quelqu'un... une première inclination...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Comment! monsieur...

ANATOLE.

Il faut bien commencer par une... c'était Irène, votre...

nièce.... elle était si douce, si aimable.... j'étais décidé à me déclarer, lorsque vous m'avez appris qu'elle fuyait le monde et le mariage... j'ai vu alors qu'il fallait y renoncer, et j'ai fait tout ce qu'il fallait pour l'oublier.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

C'était bien.

ANATOLE.

Eh! non madame; ce fut bien pire; car à dix-huit ans, on ne peut pas vivre sans aimer.... et malgré moi, ça m'est arrivé encore.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Comment, monsieur, une passion?

ANATOLE.

Ah! si vous la connaissiez!

AIR : *Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.*

Vous approuveriez ma tendresse.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

L'aurais-je vue?

ANATOLE.

Oh! non, jamais.
L'esprit, la raison, la sagesse,
L'embellissent de mille attraits.
Sa vertu me semble admirable,
Je lui voue un culte assidu.....
Et si je vous semble coupable,
C'est par amour pour la vertu.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

L'intention est bonne; et puisque vous êtes le maître de vous choisir une compagne... le mariage est un état qu'on peut rendre exemplaire.

ANATOLE.

Hélas! madame... celle que j'aime ne peut être ma femme.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Pourquoi donc?

ANATOLE.

Elle n'est plus libre.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Bonté divine!... ah! c'est une chose affreuse!

ANATOLE.

Je le sais... mais le moyen de faire autrement?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Il faut lutter contre cette passion coupable... vous éloigner du monde.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

L'isolement rend les hommes plus pures.

ANATOLE.

A mon amour tout cela ne fait rien.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Faites alors quelques bonnes lectures.

ANATOLE.

Pour l'oublier c'est un mauvais moyen.
De ces auteurs la morale est fort belle,
Mais ennuyeuse... et, malgré mes efforts,

Lorsque je les lis, je m'endors,
Et quand je dors, je rêve d'elle.

Aussi j'ai renoncé à résister..... ça me donnait trop de peine... je m'abandonne à mon amour, sans but, sans calcul... comme un homme en délire... et si vos conseils ne viennent pas m'aider, c'est fait de moi, je suis perdu à jamais.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

C'est affreux! monsieur.... c'est indigne!... (*A part.*) On ne peut pourtant pas l'abandonner ainsi au désespoir. (*Haut*) Je veux bien, par charité, vous aider de mes conseils.... mais c'est à condition que vous ne me cacherez rien.

ANATOLE.

Eh! oui, madame.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

La personne dont vous me parliez connaît-elle votre amour?

ANATOLE.

Non, madame; plutôt mourir que de lui en parler.... je n'ai d'elle qu'un seul gage, un gage qui ne me quitte point, un bracelet... qui lui appartenait.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Et qu'elle vous a donné?

ANATOLE.

Non, madame, que j'ai pris sans lui dire, et j'en ai fait faire un tout pareil, que je remettrai à la place dès que je le pourrai.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Et vous osez avouer..... remettez-moi ce bracelet sur-le-champ.

ANATOLE.

Oh! non, madame, je n'oserais jamais... ce serait la compromettre.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Taisez-vous, voici ma nièce.

Scène 7.

ANATOLE, MAD. DE SAINTE-AGNÈS, IRÈNE:
sortant du cabinet à gauche.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *d'un ton sévère.*

Que demandez-vous, mademoiselle?.... qui vous amène ici?

IRÈNE.

Rien, ma tante....je venais vous dire qu'il est deux heures; c'est l'heure où ordinairement nous allons à votre conférence.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *à part.*

Et je l'avais oublié!.... (*A Anatole.*) Si vous voulez, monsieur, vous pouvez nous y accompagner.

ANATOLE.

Ah! je suis trop heureux... je cours mettre un habit plus décent, et je suis vos ordres.

Air : *De la Disgrâce* (du Vieux Mari)

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Je vous permets de nous y suivre,
Et de nous y donner la main. (*A part.*)
Contre l'erreur dont il s'enivre
C'est un remède souverain.

ENSEMBLE.

ANATOLE.

A quel espoir mon cœur se livre !
Ah ! pour moi, quel heureux destin !
Il m'est permis de vous y suivre ;
Je reviens vous donner la main.

IRÈNE, *à part.*

Quoi ! dans ce lieu, qui, d'ennui m'épouvante,
Vous l'emmenez ?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Eh ! vraiment oui.

IRÈNE.

Pauvre jeune homme ! il paraît que ma tante
Est en colère contre lui.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Je vous permets de nous y suivre,
Et de nous y donner la main (*A part.*)
Contre l'erreur dont il s'enivre,
C'est un remède souverain.

ANATOLE.

ENSEMBLE.

A quel espoir mon cœur se livre.
Ah ! pour moi, quel heureux destin !
Il m'est permis de vous y suivre ;
Je reviens vous donner la main.

IRÈNE.

Lorsqu'en ces lieux il doit nous suivre,
Bien loin d'en paraître chagrin,
D'un doux espoir son cœur s'enivre,
Gaîment il nous offre la main. *Anatole sort.*

Scène 8.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, IRÈNE.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Quant à vous, mademoiselle, j'aurai à vous parler... J'ai vu votre ami, votre conseiller..... dans un autre moment je vous dirai ce que j'en pense, car je ne veux pas me mettre en colère avant d'aller à ma conférence de morale.

IRÈNE.

Vous avez raison, ma tante... tantot, en revenant...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Oui, mademoiselle, nous causerons de vos nouvelles intentions...qui me prouvent que, toute entière aux vanités du monde... approchez-moi cette toilette.

IRÈNE, *approchant la toilette.*

Est-ce que vous n'êtes pas bien ainsi ?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Non, mademoiselle... il y aura beaucoup de monde à cette

assemblée... toutes les dames de la ville y seront en grande parure... et je ne veux pas que la simplicité de ma mise fixe sur moi les regards... Il ne faut jamais se faire remarquer. (*Elle s'assied devant la toilette.*)

IRÈNE.

Oui, ma tante.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Du reste, souvenez-vous qu'en pareil lieu, ce n'est pas l'éclat de la parure qui fait quelque chose, mais bien les sentimens qu'on y apporte... (*Elle met du rouge.*) Voilà un rouge qui ne tient pas du tout.

IRÈNE.

En voici d'autre.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

A la bonne heure... (*Mettant du rouge qu'Irène vient de lui donner.*) Car on est plus parée, mademoiselle, par la décence et la modestie que par les bijoux les plus précieux.

IRÈNE.

Oui, ma tante... voilà votre écrin.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

C'est bien... ma chaîne... (*Irène lui donne une chaîne que Madame de Sainte-Agnès passe à son cou.*) Mes bracelets.

IRÈNE, *regardant dans l'écrin.*

Ah ! mon Dieu ! je n'en vois plus qu'un.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Comment ! qu'est-ce que cela veut dire ?... qu'est-ce que l'autre est devenu ?...

IRÈNE, *le cherchant dans le tiroir de sa toilette.*

Ne vous fâchez pas, ma tante...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Eh bien ! ce bracelet ?

IRÈNE, *cherchant toujours.*

Mon Dieu, ma tante... je le sais maintenant, et je me le rappelle... c'est M. Anatole...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

M. Anatole !

IRÈNE.

Oui, l'autre jour, en examinant votre écrin, que j'étais occupée à serrer... il a cassé un chaînon à ce bracelet... il l'a pris en disant : « Mademoiselle Irène, n'en parlez pas ; je vais le faire raccommoder, et je le remettrai sans qu'on s'en aperçoive.... »

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Il serait possible !

IRÈNE.

Il paraît alors qu'il n'est pas fini, et que l'ouvrier l'aura fait attendre... mais on pourrait le lui demander.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Du tout, mademoiselle ; je vous défends de lui en parler...

et je ne veux pas ces parures... je ne veux plus les mettre.. Serrez cet écrin sur-le-champ.

IRÈNE.

Mais, ma tante, qu'est-ce que vous avez donc ?... vous voilà toute troublée.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Moi !.... eh ! bien, par exemple...

IRÈNE.

Mais, oui, ma tante...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Que voulez-vous dire, mademoiselle ?...

IRÈNE.

Je vous assure, ma tante...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Et pourquoi serais-je troublée ?... quelle idée avez-vous ?.. Dieu, mon mari !...

Scène 9.

IRÈNE, SAINTE-AGNÈS, MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

SAINTE-AGNÈS, *entrant sans voir sa femme.*

Eh ! bien, ma chère nièce, que faisons-nous ce matin ?... Je suis en belle humeur ; car rien ne dispose à la gaîté comme un bon déjeûner.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Il est donc vrai, monsieur ?

SAINTE-AGNÈS, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! ma femme !..... (*Haut.*) Eh bien, oui, je m'en accuse ; j'ai déjeûné avec un ami... et si une bouteille de vin de Champagne est un crime... c'est un crime qui se passse si vite... sourtout quand on est plusieurs à le partager..

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Vous ne faites pas attention, monsieur, que vous êtes devant des femmes, et cette extrême gaîté.

SAINTE-AGNÈS.

C'est juste.

AIR *du Piége.*

Oui, je l'avoue, à ce joyeux banquet,
Plus d'un convive a perdu l'équilibre ;
Et j'ai peut-être entendu maint couplet
Dont la chute était un peu libre :
Mais du champagne enfin désabusé,
Pour retrouver la raison, la décence,
Je viens à vous... (*à part, à Irène.*) Quand on s'est amusé,
Il faut bien faire pénitence.

Je suis chargé de vous offrir les hommages de mon ami d'Hérissel, qui est déjà reparti.

IRÈNE.

Sans nous dire adieu.

SAINTE-AGNÈS.

Son général l'a fait appeler... à son grand regret ; car je vous dirai, madame, qu'il a été ravi de votre conversation, qu'il vous trouve charmante.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Vraiment!

SAINTE-AGNÈS.

Du moins il me l'a dit... et il m'a même avoué que, s'il était resté plus long-tems, Il vous aurait fait la cour.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

A moi!

SAINTE-AGNÈS.

Voilà qui m'aurait amusé.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Comment, monsieur.

SAINTE-AGNÈS.

Du tout... çà m'aurait fâché, et beaucoup... mais, puisqu'il est parti, c'est un malheur.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Encore, monsieur...

SAINTE-AGNÈS.

Mais vous ne m'entendez pas.... je veux dire qu'on ne peut pas condamner les gens quand il n'y a pas commencement d'exécution... Si vous aviez été, comme moi, du jury, vous sauriez cela.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Ce que je sais, monsieur... c'est que vous êtes, dans toutes vos actions, d'une inconséquence et d'une étourderie inexcusables.

SAINT-AGNÈS.

Ne parlons pas d'étourderie, je vous en prie; car vous, madame, qui êtes si grave et si raisonnable, vous en commettez parfois... témoin ce joli souvenir où vous jetez vos pensées, et que je viens de trouver dans le jardin.

IRÈNE.

O ciel!.. vous l'avez parcouru?

SAINTE-AGNÈS.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Le lire! non pas, s'il vous plait:
Je croirais mériter le blâme,
En portant un œil indiscret
Sur les tablettes de madame.
Ma femme toujours, je le sais,
Sur la morale doit écrire;
(*à part.*) Et, ma foi, j'en entends assez
Pour n'être pas tenté d'en lire.

(*Irène prend le souvenir des mains de Sainte-Agnès.*)

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Vous vous trompez, ce souvenir ne m'appartient pas.

SAINTE-AGNÈS.

J'ai vu hier le petit Anatole qui vous en a fait cadeau devant moi, et vous l'avez accepté.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Oui, monsieur... mais depuis j'en ai examiné les ornemens qui

avaient quelque chose de trop frivole... il y avait en outre des gravures d'après M. Girodet.

IRÈNE.

Diane et Endymion... et puis Galatée. (*Elle va serrer le petit souvenir dans le tiroir de la toilette.*)

SAINTE-AGNÈS.

C'est là ce qui vous a scandalisée ?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Probablement.... et je l'ai laissé à Irène qui s'en est emparée.

SAINTE-AGNÈS.

Vous avez bien fait... parce qu'une demoiselle... c'est plus convenable.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur...

SAINTE-AGNÈS.

Je veux dire, madame, que tout dépend des idées... et comme elle... n'en a pas.

MAD. DE SAINT-AGNÈS.

Qu'est-ce à dire ?

SAINTE-AGNÈS.

Calmez-vous ; cela lui viendra.... vous lui en donnerez.... mais grâce au ciel, voici M. Anatole qui vient à mon secours.

Scène 10.

IRÈNE, Madame DE SAINTE-AGNÈS, SAINTE-AGNÈS, ANATOLE.

SAINTE-AGNÈS, *allant au devant d'Anatole qui entre par le fond.*

Arrive donc, mon cher ami ; car, si tu ne fais pas diversion en ma faveur, je suis battu sur tous les points.

ANATOLE, *à Mad. de Sainte-Agnès.*

Me voici à vos ordres, madame, et prêt à vous donner la main.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

C'est inutile, monsieur, j'ai changé d'idée ; et nous n'irons pas.

IRÈNE.

Comment, ma tante, c'est vous qui refusez d'aller à votre conférence ?

SAINTE-AGNÈS, *avec intérêt.*

Chère amie... est-ce que vous êtes malade ?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Du tout, monsieur, d'autres devoirs non moins essentiels me forcent à rester chez moi.

ANATOLE.

Je serai donc privé de l'honneur d'accompagner ces dames... et j'en suis désolé.

SAINTE-AGNÈS, *bas à Anatole.*

Laisse donc... tu en es enchanté.

ANATOLE.

Moi, monsieur!

SAINTE-AGNÈS.

Eh! oui sans doute... tu me feras peut-être accroire que tu y vas pour ton plaisir!

ANATOLE.

Certainement.

SAINTE-AGNÈS.

Je comprends bien,.. parce que toutes les jolies femmes y sont,.. mais il ne faut pas t'en faire un mérite... car elles seraient au bal, que tu irais tout de même... Après je ne t'en fais pas de reproches... j'en ferais autant.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Comment, monsieur,..

SAINTE-AGNÈS, *regardant sa femme.*

Non, non, je n'en ferais pas autant, parce que je suis marié... mais toi, à ton âge, et quand on est amoureux...

IRÈNE.

Amoureux, monsieur Anatole!.... (*A part.*) Il serait vrai!

SAINTE-AGNÈS.

Parbleu, ce n'est pas moi qu'on trompe. Depuis deux mois je m'en suis aperçu... je ne sais de qui; mais il est triste, malheureux... il paraît que c'est une inhumaine.

ANATOLE.

Hélas! oui.

SAINTE-AGNÈS.

Et elle est bien difficile.... car certainement, il est bien gentil.... il est aimable, et moi, à coup sûr..... si j'étais femme....

MAD DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur.

SAINTE-AGNÈS.

C'est une supposition... après cela, il est peut-être trop timide... il n'ose pas... et c'est un tort... il faut oser...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Quels principes!.. quels indignes conseils!

SAINTE-AGNÈS.

Des conseils d'ami... car que sait-on?... peut-être qu'il est aimé... et qu'on ne veut pas en convenir.

IRÈNE.

C'est possible.

SAINTE-AGNÈS.

Ça se voit tous les jours... et qu'est-ce qu'on risque de se déclarer! on sait à quoi s'en tenir... et on n'a plus qu'à se réjouir ou à se consoler.

MAD. DE SIANTE AGNÈS.

Monsieur !..

SAINTE-AGNÈS.

Je dis, monsieur, que, si justice était faite, vous mériteriez d'être puni.

ANATOLE.

Croyez, madame, que je suis loin d'approuver de tels principes.

SAINTE-AGÈS ; *à part.*

Est-il hypocrite !...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

C'est trop de les avoir écoutés.... je prie que dorénavant on me fasse grâce de pareils discours.... c'est pour en être plus sûre qu'aujourd'hui je ne verrai, ni ne recevrai personne.

ANATOLE.

Moi qui devais dîner chez vous.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Vous êtes tout-à-fait libre.... Adieu.

(*Elle sort par le fond.*)

SAINTE-AGNÈS.

AIR *de Turenne.*

Elle s'en va, laissons-la faire,
Calment, nous dînerons tous trois;
Et puis au spectacle, ma chère,
Nous nous rendrons en tapinois...
Pour moi quelle bonne journée !
Festin, spectacle, tour-à-tour...
Que de plaisirs en un seul jour !
Prenons-en pour toute l'année.

(*Il prend Irène sous son bras, et sort en l'emmenant avec lui.*)

Scène 11.

ANATOLE, *seul.*

Il faut avouer que j'ai bien du malheur.... à dix-huit ans passés, n'avoir encore été aimé de personne.... Je ne sais comment font les autres... c'est comme un fait exprès... j'ai distingué d'abord une jeune personne : elle veut aller au couvent... je me mets à en adorer une autre ; elle a un mari, et des principes... toujours des obstacles... ce n'est pourtant pas faute de bonne volonté.

AIR *du vaudeville de l'Héritière.*

A l'aspect d'un joli visage,
Mon cœur éprouve un feu secret ;
Mais bientôt je me décourage,
Et vais auprès d'un autre objet
Chercher l'accueil qu'il me faudrait ;
Et dans mes projets de tendresse,
Plein d'un espoir toujours déçu,
J'eus déjà plus de vingt maîtresses
Qui n'en ont jamais rien su.

Et cependant s'il se trouvait une femme au monde, qui daignât faire attention à moi ! combien je l'aimerais !... mais non ; jamais madame de Saint-Agnès n'a été si sévère qu'au-

jourd'hui.... jamais elle ne m'a plus maltraité.... hâtons-nous de remettre ce bracelet, que je lui ai dérobé; car si elle s'en apercevait, elle me chasserait de la maison, et j'en mourrais, je crois... (*Pendant ce temps, il a ouvert le tiroir de la toilette et l'écrin, et a remis le bracelet.*) Que vois-je !.... (*Il prend le souvenir.*) Ce souvenir, qu'avant-hier je lui ai donné, et qui déjà est oublié.... là, dans le fond d'un tiroir.... (*L'ouvrant.*) Ah! mon Dieu!... c'est mon nom.... je ne me trompe pas.... mon nom, à toutes les pages.... et puis, des mots.... des lignes entières qui ont été raturées!... est-ce ennuyeux!... on a toujours tant d'envie de lire ce qui est effacé.... Voilà une page qui ne l'est pas.... ce sont des vers... lisons vite. (*Il lit.*)

« Je voudrais lui parler, et nous voir seuls tous deux.
» Je ne sais ce que je désire,
» Je ne sais ce que je veux;
» Mais lui, n'a-t-il rien à me dire? »

C'est de moi qu'elle s'occupait.... c'est à moi qu'elle pensait!... je n'ose croire à tant de bonheur, et je cours me jeter à ses pieds.... oh! non,... ce serait trop hardi.... je n'oserais jamais... mais du moins, je puis lui écrire.... il le faut... M. de Sainte-Agnès a raison... j'étais trop timide, et je ne risque rien maintenant de lui dire que je l'aime. (*Il se met à table, et écrit.*)

Scène 12.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, ANATOLE, *à table et écrivant.*

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve.... je ne puis ni m'occuper ni travailler.... ni même rester en plac.... je suis en colère contre tout le monde.... je le suis surtout contre moi-même.... (*Apercevant Anatole*) Ah! monsieur Anatole.

ANATOLE, *à part.*

C'est elle.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Je suis enchantée de le trouver.... je vais le traiter comme il le mérite.

ANATOLE, *se levant et pliant la lettre.*

Pardon, madame... je vous dérange.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *sèchement*

En aucune façon.... je venais chercher ce livre (*désignant celu iqui est sur la table*); c'est moi qui plutôt vous aurai troublé.

ANATOLE.

Non, madame; j'écrivais... je composais...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Ah! monsieur fait des vers... il ne lui manquait que cela pour être universel.

ANATOLE, *à part.*

Dieu! qu'elle a l'air sévère!.. sans ce que je viens de lire, je ne croirais jamais.... (*Haut.*) Du tout, Madame... c'est tout uniment de la prose que j'adressais à une personne si bonne, si aimable...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *avec ironie.*

Ah! cette personne-là est aimable?

ANATOLE, *la regardant.*

C'est-à-dire aimable.... pas toujours... c'est celle dont je vous parlais ce matin.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Il serait possible!

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Dieu! quelle audace et quel délire!
Quoi! sans égard pour la vertu,
Vous, monsieur, vous osez écrire?...

ANATOLE.

Eh bien! oui; j'y suis résolu :
Pourquoi lui cacher ma tendresse?:..
A quoi bon contraindre mes feux?
Je puis me passer de sagesse...
(*Madame de Sainte-Agnès fait un geste qui exprime sa colère.*)
Celle que j'aime en a pour deux.

D'ailleurs, vous ne savez pas ce que je lui dis.... ce sont peut-être des choses très-raisonnables.... vous pouvez en juger.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *le repoussant fièrement.*

Monsieur... quelle hardiesse!

ANATOLE.

J'aurais retranché ce qui vous aurait déplu, avant de la lui envoyer.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

La lui envoyer!.... vous auriez une pareille idée!.... vous osez penser qu'elle pourrait la recevoir... après ce que vous m'avez dit ce matin.... que c'était la vertu, la sagesse, la perfection même.

ANATOLE.

Du tout, madame.... je n'ai point dit qu'elle fût parfaite.... elle a aussi ses défauts; elle en a beaucoup.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Comment, monsieur!....

ANATOLE.

Oui, madame; on ne sait jamais si elle vous aime ou si elle vous déteste... elle est d'une rigueur... d'une sévérité excessive... elle est capricieuse, bizarre...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

A merveille... il paraît que l'amour ne vous aveugle pas.

ANATOLE.

Ça n'y fait rien, madame.... en eût-elle plus encore, ça ne m'empêcherait pas de l'adorer.... on chérit les défauts de

ceux qu'on aime... et dans ce moment même, s'il faut le dire ... quoique malheureux, quoique repoussé par ses dédains, je l'aime plus que jamais.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur....

ANATOLE.

Oh ! vous ne pouvez pas vous fâcher pour elle.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Non ; mais je puis me dispenser d'entendre pour elle de pareilles déclarations... car, si c'était à moi qu'on eût osé les adresser... je sais bien ce que j'aurais répondu.

ANATOLE, *lui présentant la lettre.*

Eh bien, madame, dites-le moi... car c'est pour vous que cette lettre était écrite.

MAD. DE SINTE-AGNÈS.

Quel excès d'audace !

SAINTE-AGNÈS, *en dehors.*

Sois tranquille, j'arrangerai tout cela.

ANATOLE.

Dieu !... M. de Saint-Agnès !

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur, gardez cette lettre... je le veux... je l'exige... ou je ne vous reverrai jamais.

ANATOLE, *à ses genoux.*

Non, madame... plutôt mourir... il faut que mon sort se décide.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Et mon mari que j'entends.

ANATOLE.

Ça m'est égal..... nous nous battrons..... il me tuera..... mais vous prendrez cette lettre.... ou je resterai là à vos genoux. (*Il met la lettre dans la main de madame de Sainte-Agnès.*)

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Eh ! monsieur, levez-vous.

ANATOLE, *se levant, et s'enfuyant dans le cabinet à gauche.*

Ah ! je vous remercie..... je suis le plus heureux des hommes.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Que dit-il ?... quelle imprudence !... je n'ai point consenti... je n'ai point accepté... Dieu ! mon mari....

(*Elle cache la lettre dans le livre qui est sur la table.*

Scène 15.

MAD. DE SAINTE AGNÈS, Mr DE SAINTE-AGNÈS.

SAINTE-AGNÈS, *à la cantonnade.*

Quand je te répète que je me charge de tout, et que je vais le demander à ta tante... Ah ! la voici... je venais vous dire, chère amie... que.... ce soir.... j'avais envie d'aller au spectacle.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Eh bien, monsieur...

SAINTE-AGNÈS, *à part.*

Cela ne la fâche pas; c'est étonnant... (*Haut.*) Une représentation au profit des pauvres de l'arrondissement... M. le maire qui vous connaissez, et qui passe pour un homme très-charitable, a contribué lui-même pour sa part en donnant...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Quoi donc?

SAINTE-AGNÈS.

Son autorisation... Ma nièce aussi désirerait y aller... autant que vous y consentiriez.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Dès qu'elle est avec vous, monsieur...

SAINT-AGNÈS.

Comment! vous y consentez?... (*à part.*) et sans un sermon préalable.

AIR *du vaudeville de la Somnambule.*

C'est tout au plus si j'ose encore y croire.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Je n'ai rien à dire, vraiment,
Quand il s'agit d'une œuvre méritoire,
Et quand surtout le spectacle est décent.

SAINTE-AGNÈS.

Il n'en est point, ma chère amie,
Où l'on ait moins de dangers à courir.....
Des amateurs jouant la comédie,
Ça ne peut pas compter pour un plaisir.

(*Regardant sa femme.*) Mais qu'avez-vous?... je vous vois toute émue.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Oui, en effet... je m'occupais... je lisais un ouvrage qui m'avait beaucoup attaché.

SAINTE-AGNÈS, *regardant le livre qui est sur la table.*

Celui-ci, sans doute.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *voulant passer pour le prendre*

Oui, monsieur... ce sont des pensées spirituelles.

SAINTE-AGNÈS, *le prenant.*

Du tout... il n'y a rien de spirituel là-dedans... c'est le *Manuel des Receveurs Généraux.* (*Il veut lui passer le livre, et le livre s'entr'ouvre.*) Si vraiment, il paraît qu'il contient quelque chose d'intéressant... (*Il prend la lettre.*) Une lettre.... sans adresse! Qu'est-ce que cela signifie?

MAD DE SAINTE-AGNÈS.

Je n'en sais rien.

SAINTE-AGNÈS.

Il y a un moyen de s'en assurer... c'est de la lire.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Arrêtez, monsieur.... gardez-vous de l'ouvrir : on pourrait croire que c'est moi qui l'a décachetée.

SAINTE-AGNÈS.

Eh bien!.. où serait le mal?.. il y en a donc dans cette lettre?.. vous savez donc ce qu'elle contient?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Non, monsieur; mais je m'en doute.

SAINTE-AGNÈS.

Est-ce que, par hasard... ce serait une déclaration ?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *baissant les yeux.*

C'est possible.

SAINTE-AGNÈS.

Une déclaration!... à vous, Madame?... eh bien, par exemple....

AIR *de Marianne.*

Et moi, qui, plein de confiance,
Croyais qu'on n'oserait jamais.
MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *fièrement.*
Vous ne supposez pas, je pense...
SAINTE-AGNÈS.
Non, madame... je vous connais.
(*à part.*) C'est jovial,
Original...
Et, franchement, ce devrait m'être égal.
Je le croyais,
Je te disais;
Et cependant, ça me fait
De l'effet.
Si déjà l'on se trouve à plaindre,
Quand seulement on craint malheur;
Comment font tant de gens d'honneur
Qui n'ont plus rien à craindre?

C'est pour cela que je veux savoir quel est l'audacieux...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Si je devais me taire.... si cette personne était liée avec vous par les nœuds de l'amitié?

SAINTE-AGNÈS.

Un ami!... je m'en doutais... en pareil cas ce sont toujours les amis... Mais qui diable a pu être le mien à ce point là?... est-ce que par hasard ce serait ce coquin d'Hérissel?... Vous êtes troublée...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur.

SAINTE-AGNÈS, *vivement.*

C'est lui... et s'il n'était pas à dix lieues d'ici... s'il n'était pas parti pour long-tems...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *à part.*

Parti!... laissons-lui son erreur.

SAINTE-AGNÈS.

Voyez-vous le surnois... lui qui s'en défendait ce matin quand je l'en ai défié.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Comment, monsieur!

SAINTE-AGNÈS.

Non, Madame; non, du tout...je lui ai dit, au contraire, que je prendrais fort mal les choses... et pour le prouver, je m'en vais lui écrire à l'instant même.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

J'espère, monsieur, que vous n'en ferez rien... et, si vous m'aimez, vous ne lui parlerez jamais de cette affaire.... je vous le demande; je l'exige... D'ailleurs, monsieur, on doit de l'indulgence à ceux qui nous ont offensé; et je vous prie de lui pardonner... comme moi-même je lui pardonne.

SAINTE-AGNÈS.

Vous qui êtes parfaite, à la bonne heure... mais moi qui ne le suis pas, je tiens à m'expliquer.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Par lettres!... par correspondance!... pour prolonger un scandale, qu'il vaut mieux assoupir... Fi, monsieur! ce n'est point charitable! s'il était ici, à la bonne heure... on pourrait.... mais comme il n'y est plus.... comme il n'y reviendra plus...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Mr d'Hérissel.

SAINTE-AGNÈS, *se frottant les mains.*

Quel bonheur!

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *à part.*

C'est fait de moi!

Scène 14.

M. D'HÉRISSEL, Mad, DE SAINTE-AGNÈS, M. DE SAINTE-AGNÈS.

SAINTE-AGNÈS, *à d'Hérissel qui entre.*

Arrivez donc ici, monsieur l'homme de bien.

D'HÉRISSEL.

Tu es étonné de me revoir. Mon régiment était déjà à cheval et nous allions partir, lorsque le général nous a annoncé que nous restions ici un mois en garnison.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Grand Dieu!

D'HÉRISSEL.

J'en suis enchanté... et toi aussi, ça te fait plaisir, n'est-il pas vrai?

SAINTE-AGNÈS.

Du tout, monsieur.

D'HÉRISSEL.

Et pourquoi donc?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

O mon Dieu! inspire-moi quelque moyen qui puisse nous sauver.

SAINTE-AGNÈS.

Tu me demandes pourquoi?.. Apprenez, monsieur, qu'il y a des devoirs, des droits qu'il faut respecter... ceux de l'amitié d'abord, et plus encore ceux de la morale.

D'HÉRISSEL.

Ah! ça, qu'est-ce qui te prend donc?... (*à part.*) Est-ce qu'il s'en mêle aussi?

SAINTE-AGNÈS.

Toi!.. un homme marié... qui as une jolie femme... car on dit qu'elle est très-jolie, ta femme... eh bien! qu'est-ce que tu dirais, si je lui faisais la cour?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *voulant l'arrêter.*

Monsieur...

SAINTE-AGNÈS.

Non, madame.... il faut que je le confonde. (*A d'Hérissel.*) Enfin, réponds... si je lui faisais la cour?... si par exemple, je lui adressais une déclaration... qu'est-ce que tu ferais?

D'HÉRISSEL.

Je prierais d'abord ma femme de ne pas m'en parler.

SAINTE-AGNÈS.

Ce serait peut-être le mieux... mais si elle ne le pouvait pas?.. si l'indignation lui faisait rompre le silence?

D'HÉRISSEL.

Je la prierais alors de se défendre elle-même et de te congédier le plus honnêtement possible.

SAINTE-AGNÈS.

Vous l'entendez, madame, il vient de prononcer lui-même son arrêt.

D'HÉRISSEL.

Que veux-tu dire?

SAINTE-AGNÈS.

Cette lettre te l'expliquera... je te la rends.

D'HÉRISSEL, *étonné et la prenant.*

Cette lettre...

SAINTE-AGNÈS.

Oui, cette déclaration que tu as écrite à ma femme... et que tu lui as remise.

D'HÉRISSEL.

Moi!

SAINTE-AGNÈS.

Ne vas-tu pas faire l'étonné?.... elle en est convenue elle-même..... elle me l'a avoué..... et tu vois encore son émotion..... ce qui est tout naturel quand on n'a pas encore l'habitude.

MAD. DE SAINTE-NGNÈS.

Ah! je n'y survivrai pas.

D'HÉRISSEL.

Quoi, madame!... cette lettre d'amour, surprise entre vos mains... vous avez avoué que c'était de moi?..

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Dans le premier trouble... j'ai dit... du moins je pensais... je croyais...

D'HÉRISSEL.

Alors, madame, je n'ai plus rien à dire.... et je suis bien forcé d'en convenir.... (*A M. de Sainte-Agnès.*) La lettre est de moi.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Grand Dieu !

SAINTE-AGNÈS.

Vous en convenez donc enfin... (*Il passe entre Mad. de Sainte-Agnès et d'Hérissel.*)

Air *des Scythes.*

Des mœurs du tems exemples déplorables!
Où vous conduit la dépravation ?
A des penchans, à des projets coupables !

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *à son mari, avec impatience.*

Eh ! monsieur... trève de sermon.

SAINTE-AGNÈS, *de même.*

Eh ! madame... c'est la leçon
Que tous les jours, ici, vous m'avez faite.
Je suis heureux, en docile écolier,
D'avoir quelqu'un à qui je la répète ;
C'est un moyen de ne pas l'oublier.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Terminons, de grâce, cette discussion que je ne pourrais supporter plus long-temps...je vous prie surtout de ne point en vouloir à monsieur d'Hérissel..... qui, lui-même, doit m'accuser.

D'HÉRISSEL.

Non, Madame.... et si mon ami veut seulement nous laisser un instant, et me permettre de vous expliquer mes intentions....

SAINTE-AGNÈS.

Non pas, non pas.... il n'est pas nécessaire que cela aille plus loin.... Voilà déjà ma femme qui t'excuse, et qui me prêche l'indulgence.... ce qui ne lui était jamais arrivé pour personne.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur...

SAINTE-AGNÈS.

Il n'y a que cela peut-être qui pourrait me donner des soupçons.

D'HÉRISSEL.

Je te répète qu'ils sont absurdes ; et que je n'ai que deux mots à dire à ta femme...

SAINTE-AGNÈS.

Tu ne lui parleras pas, je te le défends, et à elle aussi, et pour en être plus sûr... tu vas venir avec moi.

Air *du vaudeville de l'Actrice.*

Ce n'est pas, certes, que je tremble ;
Mais je ne voudrais pas, mon cher,
Tous les deux vous laisser ensemble :
Il pourrait m'en coûter trop cher.
Tantôt, dans un joyeux délire,
A déjeûner, pour t'égayer,
Je régalais... ça doit suffire ;
Je ne veux pas toujours payer. (*Il emmène d'Hérissel.*)

(*A madame de Sainte-Agnès qui veut les suivre.*) Restez, madame, ne vous dérangez pas... je reviens à l'instant.

(*Il sort avec d'Hérissel.*

Scène 15.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *seule.*

Quelle aventure !... j'y aurais succombé, si le ciel n'était pas venu à mon secours..... Mais ce monsieur d'Hérissel... me voilà tout-à-fait à sa discrétion..: en lisant cette lettre, que va-t-il penser de moi ?... comment dissuader ?.. Devrait-il être permis que des personnes bien intentionnées fussent jamais compromises à ce point-là ?

Scène 16.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, ANATOLE, *sortant du cabinet.*

ANATOLE, *à part.*

J'ai vu sortir le mari... (*Haut.*) Eh bien ! madame ?..

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Comment ! monsieur, c'est encore vous ?

ANATOLE.

Oui, madame, je viens chercher votre réponse.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

La réponse !.. il ne manquait plus que cela après votre indigne conduite !.. votre affreuse lettre !..

ANATOLE.

Affreuse !

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Oui, monsieur ; car elle est tombée entre les mains de mon mari...

ANATOLE.

Dieu !

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Le ciel a permis qu'un autre fût accusé... qu'il en soit béni... mais je ne suis pas plus tranquille pour cela ; car cette lettre.... que, heureusement, je n'ai pas lue....

ANATOLE.

Quel dommage !... Je m'en vais vous la dire... je la sais par cœur.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Non, Monsieur ; je ne veux ni l'entendre, ni la connaître..... mais je veux savoir ce qu'elle contient..... et j'espère au moins qu'il n'y avait rien qui pût me compromettre.

ANATOLE.

Oh ! non, madame... rassurez-vous : je n'y parlais que de mon amour.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Est-il possible !... je suppose au moins que c'était dans des termes convenables.

ANATOLE.

Oh ! sans doute... tout ce qu'il y avait de plus tendre et de plus passionné.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Quelle imprudence !.. au moins, monsieur, vous ne l'avez pas signée ?

ANATOLE.

Me croyez-vous capable d'écrire une lettre anonyme ?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Et! monsieur, on ne signe jamais ces lettres-là !..

ANATOLE.

Je n'en savais rien, madame... c'est la première; mais du reste je m'en souviens bien... je ne vous y ai tutoyée qu'une fois.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Me tutoyer! miséricorde!..

ANATOLE.

Une seule fois, madame.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

C'est mille fois trop..... Que va penser monsieur d'Hérissel ?

ANATOLE.

Ce n'est pas ma faute... c'est dans cet endroit où je vous remerciais de vos bontés...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

De mes bontés !.... et de quel droit, Monsieur, osez-vous me calomnier ainsi.... et mentir à votre propre conscience ?

ANATOLE.

Pardon, madame, je n'aurais jamais eu cette hardiesse sans ce souvenir... (*Il le tire de sa poche et le montre à Madame de Sainte Agnès.*) sur lequel j'ai eu l'indiscrétion de jeter les yeux... et où j'ai vu que vous aviez daigné vous occuper de moi... tenez, lisez plutôt.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *prenant le souvenir.*

Ce souvenir... eh ! mais ce n'est pas mon écriture... c'est celle de ma nièce.

ANATOLE.

Irène !... il serait possible !.. (*à part.*) Ah ! qu'ai-je fait...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Ma nièce !.. quel oubli de toutes les bienséances !.. une jeune fille de son âge !.. oser vous aimer !.. l'écrire !.. Je vais la trouver, et lui apprendre...

ANATOLE.

Non, Madame ; je ne souffrirai pas que pour moi elle soit grondée, elle soit compromise... Que j'étais ingrat !... elle seule daignait s'occuper de moi.... daignait me plaindre.... tandis que vous, Madame, vous, dont je croyais être aimé, vous n'aviez pour moi que de l'indifférence, que de la haine.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Oui, monsieur; c'est ce que je vous dois... c'est ce que vous méritez... Je vous hais plus que je ne peux vous le dire...

ANATOLE.

Je ne le vois que trop; et vous serez satisfaite.... tant de mépris étouffent mon amour... je veux vous bannir de mon cœur, vous oublier.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Il y a long-temps que vous auriez dû le faire.

ANATOLE.

J'en aimerai... j'en épouserai une autre... et si votre nièce... si Irène était libre...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Jamais, monsieur.... jamais je n'y donnerai mon consentement.... vous ne l'épouserez pas.... elle ira au couvent.... c'est ma volonté.... et dès aujourd'hui vous ne la verrez plus.

ANATOLE.

Quelle injustice!.. quelle tyrannie!

Scène 17.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, D'HÉRISSEL, ANATOLE.

D'HÉRISSEL, *entrant sur les derniers mots de Madame de Sainte-Agnès.*

Eh! mais, qu'entends-je!... on se dispute.... (*à Madame de Sainte-Agnès.*) de l'émotion.... de la colère.... vous, madame!...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Ah! mon Dieu!... me voilà compromise de toutes les manières.

D'HÉRISSEL.

Madame, j'avais su échapper à votre mari... et j'accourais.... (*Voyant Anatole qui est près de la table, la tête entre ses mains.*) Mais qu'a donc mon jeune cousin?..

ANATOLE.

La forcer d'entrer au couvent! quelle indignité!

D'HÉRISSEL.

Au couvent!.. eh, qui donc?

ANATOLE.

Mlle Irène.

D'HÉRISSEL.

Il serait possible!

ANATOLE.

Oui, mon cousin; exprès pour me tourmenter... pour me rendre malheureux... mais les obstacles augmenteront mon amour... et dès qu'on me la refuse... cela suffit... car je suis obstiné.

D'HÉRISSEL.

Qu'est-ce que tu dis là?.. tu l'aimerais!..

ANATOLE.

Oui, sans doute, ça m'est revenu, et plus fort que jamais.

D'HÉRISSEL.

Eh bien, mon ami, apprends qu'elle t'aime aussi... elle me l'a avoué...

ANATOLE.

Eh! mon Dieu, je le sais bien... et c'est pour cela que madame veut nous séparer... veut nous désunir... veut l'envoyer au couvent.

D'HÉRISSEL.

Tu te trompes... déjà, ce matin, madame m'a promis qu'elle renoncerait à ces idées-là.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

J'ai dit, monsieur, que je verrais... que je consulterais...

D'HÉRISSEL.

Mais, depuis, j'ai pensé que vous étiez décidée.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Qui a pu vous le faire croire?

D'HÉRISSEL.

Une lettre que j'ai là, et dont nous pouvons prendre connaissance.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Du tout, Monsieur, du tout.... ce n'est pas nécessaire.... je n'ai jamais prétendu contrarier les inclinations de ma nièce.

D'HÉRISSEL.

C'est ce que je me suis toujours dit... (*Bas à Anatole.*) Laisse-moi... maintenant le reste me regarde.

ANATOLE.

Comment, vous croyez...

D'HÉRISSEL.

Va-t-en, te dis-je, je me charge de tout. (*Anatole sort.*)

Scène 18.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, M. D'HÉRISSEL.

D'HÉRISSEL.

Combien je vous remercie, madame, de ce que vous voulez bien faire pour votre nièce.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Mais, monsieur...

D'HÉRISSEL.

C'est moi, maintenant, qui suis votre débiteur; et, pendant que nous sommes seuls... que votre mari n'y est pas, je me hâte de vous faire une restitution.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Ah! monsieur, qu'avez-vous pensé?

D'HÉRISSEL.

J'ai pensé à vous rendre service, madame, et pas autre chose... je vous rends cette lettre qui n'a point quitté mon portefeuille.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Ainsi, monsieur, vous ne l'avez point lue?

D'HÉRISSEL.

Non assurément... je me suis fait un raisonnement... je me suis dit : « De deux choses l'une, ou j'ai écrit cette lettre, puisqu'une personne de foi l'affirme; et alors je dois savoir ce qu'elle contient.... ou je ne l'ai point écrite; ce que je serais assez tenté de croire.... et alors je n'ai point le droit de l'ouvrir. » Et c'est à vous d'en faire ce que vous voudrez... Eh bien, vous la refusez?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Non, monsieur... mais avant de la reprendre, je voudrais, et ne sais comment vous expliquer.... car vous allez avoir de moi de mauvaises pensées.

D'HÉRISSEL.

Moi, madame!.. je n'ai point le droit d'être sévère... ce que je réclame, au contraire, c'est votre indulgence... je suis l'ami de votre mari, et voudrais être le vôtre... si vous m'en jugez digne. (*En ce moment M. de Sainte-Agnès entre par le fond avec Irène et Anatole; mais il leur fait signe de s'arrêter, en voyant d'Hérissel et sa femme en tête-à-tête.*)

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Ah! monsieur! pouvez-vous en douter?.. (*voulant prendre la lettre.*) Donnez, donnez, de grâce...

Scène 16.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, M. DE SAINTE-AGNÈS, IRÈNE, M. D'HÉRISSEL, ANATOLE.

SAINTE-AGNÈS, *passant entre eux deux, et saisissant la lettre.*

Non, madame... c'est moi qui m'en empare.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Ciel! mon mari!

IRÈNE.

Ma tante qui reçoit des lettres.

ANATOLE, *à part.*

Comment encore une!

SAINTE-AGNÈS.

Cette fois vous n'étiez point forcée de la recevoir... c'est vous-même qui l'acceptiez... qui la demandiez.

D'HÉRISSEL.

C'est à moi de t'expliquer...

SAINTE-AGNÈS.

Cela suffit, monsieur... cela passe les bornes... j'ai pu pardonner une première, mais une seconde fois c'est différent... et nous allons voir.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Que faites-vous?

SAINTE-AGNÈS, *décachetant la lettre.*

J'ouvre cette lettre pour savoir à quoi m'en tenir.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Arrêtez, de grâce, et ne commettez point une indiscrétion inutile... elle n'est point de Monsieur.

SAINTE-AGNÈS.

Et de qui donc ?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

D'Anatole.

ANATOLE, *étonné.*

C'est la mienne.

IRÈNE, *avec reproche.*

Comment, monsieur !

SAINTE-AGNÈS, *vivement.*

A d'autres ; je n'en crois pas un mot. (*Regardant au bas de la lettre.*) Si vraiment.... « Anatole d'Hérissel. » (*Lisant.*) « Vous que j'aime depuis si long-temps sans oser vous le » dire, pardonnez aujourd'hui une audace que vos bontés » seules ont fait naître... » (*S'interrompant.*) Vos bontés ! à qui cela est-il adressé ?

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *vivement.*

A qui ?.. à Irène... votre nièce.

ANATOLE, *de même.*

Oui, monsieur.

IRÈNE, SAINTE-AGNÈS et D'HÉRISSEL.

Il serait possible !

SAINTE-AGNÈS, *continuant.*

« J'ai lu ce souvenir... où mon nom est tracé.. où ton cœur » s'est trahi. »

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *présentant le souvenir à son mari.*

Tenez, monsieur... ce souvenir, le voilà... reconnaissez-vous l'écriture de votre nièce ?

SAINTE-AGNÈS, *l'examinant.*

Oui, vraiment, c'est bien cela, et les phrases les plus tendres.

IRÈNE, *d'un air suppliant.*

Mon oncle, de grâce... (*A mad. de Sainte-Agnès.*) Non, ma tante, ne croyez pas...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Fi ! mademoiselle...

IRÈNE.

Comment, M. Anatole, vous avez eu l'indiscrétion...

ANATOLE.

Ne m'en accusez pas, puisque je lui dois mon bonheur.

D'HÉRISSEL, *faisant passer Irène auprès d'Anatole.*

Ces chers enfans !

SAINTE-AGNÈS.

Mais ce pauvre d'Hérissel que vous accusiez...

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Je croyais que monsieur était seul capable d'une telle audace... mais je me trompais... tout le monde est sujet à l'erreur.

SAINTE-AGNÈS.

A qui le dites-vous?... (*A d'Hérissel.*) Mais toi qui en convenais...

D'HÉRISSEL.

Pour te faire plaisir... d'après ce que tu m'avais demandé ce matin.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Comment, monsieur...

SAINTE-AGNÈS.

C'est bien... c'est bien; pas d'autres explications... j'ai décidément un ami et une femme comme on n'envoit pas.

ANATOLE.

Et moi aussi.

IRÈNE.

Et nous ne savons, ma tante, comment vous en témoigner notre reconnaissance.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS, *passant auprès d'Irène.*

Prouvez-la moi, ma nièce, en remplissant vos devoirs.... et fuyant surtout le monde et ses maximes perverses... et en vous répétant...

D'HÉRISSEL.

Ce que nous disions ce matin : qu'ici-bas on ne peut répondre de rien, et que la vertu la plus sévère a souvent elle-même besoin d'indulgence.

VAUDEVILLE.

AIR *du vaudeville de la Haine d'une Femme.*

IRÈNE.

C'est la bonté, c'est l'indulgence,
Qui seules donnent le bonheur;
Tous ces censeurs pleins d'exigence
Sont toujours de mauvaise humeur;
L'espèce humaine qu'ils corrigent,
Par ses torts les rend furieux.
O vous, que nos défauts affligent,
Pour être heureux, fermez les yeux.

D'HÉRISSEL.

Je crois qu'au sein de la richesse,
Le malheur n'est point oublié;
Je crois à la délicatesse,
A la constance, à l'amitié.
Contre mes erreurs on s'élève;
Mais moi, j'y tiens tant que je peux...
Et si le bonheur est un rêve,
Pour être heureux fermons les yeux.

ANATOLE.

Il est bien des esprits funèbres
Qui voudraient, craignant la clarté,
Cacher sous d'épaisses ténèbres
Le flambeau de la vérité.
O vous, Goth, Visigoth, Étrusque,
Que le soleil rend malheureux,
Si la lumière vous offusque,
Pour être heureux fermez les yeux.

SAINTE-AGNÈS.

Grands seigneurs, vous, qui semblez croire
Aux éloges de vos flatteurs ;
Bourgeois, qui lisez le mémoire
Des médecins, des procureurs;
Crésus, qu'on appelle un génie,
Milord, dont on reçoit les vœux ;
Mari, dont la femme est jolie...
Pour être heureux, fermez les yeux.

MAD. DE SAINTE-AGNÈS.

Dans plus d'un sujet, sur la scène,
On peut tout dire aux spectateurs;
Dans d'autres, on se tait, sous peine
D'exciter de graves rigueurs.
Qu'ici, notre destin vous touche ;
Daignez, en public généreux,
Quand d'autres nous ferment la bouche,
Sur nos défauts fermer les yeux.

FIN.

Catalogue

Des Pièces de théâtre à vendre chez L. DUMONT, *Éditeur du Répertoire Dramatique in-8°.*

Les Jolis Soldats. Le Comédien de Paris. Le Gérard et Marie. Mes derniers Vingt sols. L'Ours et le Pacha. Les Mémoires d'un Colonel. Midi ou l'Abdication. La Famille du porteur d'eau. Le Ménage de Garçon. La Chatte. Le Colonel. Le Mariage à la Hussarde. L'Homme de paille. Le Mari par intérim. La Dette d'honneur. Philibert marié. L'Arbitre. Les Compagnons du Devoir. Rataplan. Les Deux Matelots. L'Écrivain public. Le Gascon à trois Visages. Les Empiriques: Le Jeune Maire. Le Futur de la Grand'maman. Sainte Périne. Le Coureur de Veuves. Perkins-Warbec. Odéina. Le Petit Fifre. L'Artiste. Le Solliciteur. Zoé. 1750 et 1827. Cinq Heures du Soir. Riche et Pauvre. Les Amans Enfoncés. L'Obligeant. La Villageoise. Élise. Le Fou. l'Ámi Bontems. Éveline. Le Concert. Le chateau de mon Oncle. La soirée à la Mode. Les Petits appartements. Les Contrebandiers. L'Important. Le Colporteur. Masaniello. Le Lit de Circonstance. Le Deux Amis. Faust. Les Dames Martin. Chacun de son côté. Les Dames Peintres. Le Maîtrede Forges. La Reine de seize ans. La Muette de Portici. Le mariage à l'Anglaise. Yelva ou l'Orpheline Russe. Les Dix francs de Jeannette. Les Éphémères. Le dernier jour de Missolonghi. Le Paysan. Bisson. Les Petits Braconniers. Le Caissier. Le Page. Les Brigands. M. Ducroquis. Charles II. Henri IV. Le mariage impossible. La Laitière suisse. Matin et Soir. Le Barbier Châtelain. La Manie des Places. Le Vieux Mari. Avant, Pendant et après. Le Farceur de Société. Le Châlet. La Marraine. Le Comte Ory. La Demoiselle et la Paysanne. L'Ecole de Natation. J'épouse ma Femme. Le Bourgeois de Paris. Bugg. Les Poletais. Le Papier Timbré. Valentine. La Nourrice sur Lieu. La Semaine des Amours. Malvina. Les Moralistes. La Saint Valentin. La Duchesse et le Page. Jean. La Violette. Les Employés. La Fiancée. Les Cuisiniers. La Bossue. Théobald. La Jeune Fille et la Veuve. Madame de Sainte-Agnès. Le Parisien à Londres.

Chaque pièce se vend séparément 25 *cents*, *et* 15 *cents lorsque l'on souscrit pour* 12 *pièces.*

CATALOGUE

Des Pièces de Théâtre à vendre chez L. DUMONT, *Éditeur du Répertoire dramatique in-8°.*

Les Jolis Soldats. Le Comédien de Paris. Gérard et Marie. Mes derniers Vingt sols. L'Ours et le Pacha Les Mémoires d'un Colonel. Midi ou l'Abdication. La Famille du Porteur d'eau. Le Ménage de Garçon. La Chatte. Le Colonel. Le Mariage à la Hussarde. L'Homme de paille. Le Mari par intérim. La Dette d'honneur. Philibert marié. L'Arbitre. Les Compagnons du Devoir. Rataplan. Les Deux Matelots. L'Écrivain Public. Le Gascon à trois Visages. Les Empiriques. Le Jeune Maire. Le Futur de la grand'maman. Sainte Périne. Le Coureur de Veuves. Perkins-Warbec. Odéina. Le Petit Fifre. L'Artiste. Le Solliciteur. Zoé. 1750 et 1827. Cinq Heures du Soir. Riche et Pauvre. Les Amans Enfoncés. L'Obligeant. La Villageoise. Élise. Le Fou. L'Ami Bontems. Eveline. Le Concert. Le château de mon Oncle. La soirée à la Mode. Les Petits appartemens. Les Contrebandiers. L'important. Le Colporteur. Masaniello. Le Lit de Circonstance. Les deux Amis. Le Caleb de Walter Scott. Faust. Les Dames Martin. Chacun de son côté. Les Dames Peintres. Le Maître de Forges. La Reine de Seize ans. La Muette de Portici. Le Mariage à l'anglaise. Yelva ou l'Orpheline Russe. Les dix francs de Jeannette. Les Ephémères. Le dernier jour de Missolonghi. Le Paysan perverti. Bisson. Les petits Braconniers. Le Caissier. Le Page. Les Brigands. M. Ducroquis. Charles II. Henri IV. Le Mariage impossible. La Laitière suisse. Matin et Soir. Le Barbier Châtelain. La Manie des Places. Le vieux Mari. Avant, Pendant et Après. Le Farceur. Le Châlet. La Marraine. Le Comte Ory. La Demoiselle. L'Ecole. J'épouse ma Femme. Le Bourgeois de Paris. Bugg. Les Poletais. Le Papier Timbré. Valentin. La Nourrice sur Lieu. La Semaine des Amours. Malvina. Les Moralistes. La Saint-Valentin. La Duchesse et le Page. Jean. Les Employés. La Violotte. Les Cuisiniers Diplomates. La Bossue.

La souscription se fait pour 12 pièces, dont une par semaine est délivrée au prix de 15 cents à MM. les souscripteurs de Bruxelles, et de 20 cents à ceux des autres villes.

L'on souscrit à Bruxelles, chez l'Éditeur, rue des Sablons, S. 1, N° 1042, et chez tous les Libraires et Directeurs de postes du Royaume.